



Fermé sur lui-même, l'Islam ?

Eric Vallet

► To cite this version:

| Eric Vallet. Fermé sur lui-même, l'Islam ?. L'Histoire, 2010, 355, p. 24-30. hal-00563575

HAL Id: hal-00563575

<https://paris1.hal.science/hal-00563575>

Submitted on 6 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment l'Islam a découvert l'Asie

Version longue (mars 2010) d'un article paru en une version abrégée et remaniée sous le titre « Fermé sur lui-même, l'Islam ? », dans le numéro spécial de *L'Histoire* sur *Les grandes découvertes*, juillet-août 2010 (n°355), p. 24-30. Pour la version définitive, se reporter à ce numéro.

Pourquoi l'Islam n'a-t-il pas connu ses « grandes découvertes » ? Dans un livre fameux paru pour la première fois en anglais en 1982, le grand historien et orientaliste Bernard Lewis tentait de répondre à cette question en étudiant le regard porté par le monde islamique sur l'Europe entre le VII^e et le XIX^e siècle¹. L'Islam, sûr de lui et de sa puissance, persuadé d'avoir été placé par Dieu au centre du monde, aurait été incapable, selon Lewis, de percevoir la montée en puissance de l'Europe à compter de la fin du Moyen Âge. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle, à la suite d'une série de défaites militaires, que le pouvoir ottoman aurait ouvert les yeux sur le monde qui l'entourait. C'est alors que se serait répandue, lentement, l'idée que les réponses aux défis lancés par l'Europe, à sa puissance accrue, se trouvaient non pas dans le passé de l'Islam, mais dans un emprunt aux méthodes et aux ressources mêmes qui se trouvaient à l'origine de l'essor européen. Emmuré dans ses certitudes, dans une vision binaire du monde (la « Demeure de l'Islam » contre la « Demeure de la guerre »), les terres de l'Islam seraient ainsi passées à côté de cette grande aventure qui déboucha entre le XV^e et le XVI^e siècle sur l'élargissement du monde connu. Telle était, résumée à gros traits, la leçon du livre de Lewis.

Ce jugement mériterait aujourd'hui d'être reconsidéré à la lumière de recherches nouvelles. Les sources qui attestent l'intérêt que l'Islam porta aux contrées qui l'entouraient sont bien plus nombreuses et riches que Lewis ne l'affirme. Le rapport au monde des habitants de l'Islam fut beaucoup plus pragmatique aussi que ne le laisserait croire le droit musulman : la division binaire en deux « Demeures » n'empêcha jamais, en pratique, des musulmans de se rendre et de résider dans des pays non-musulmans. Enfin, si les hommes de l'Islam s'intéressèrent relativement peu à l'Europe, c'est qu'ils avaient en réalité leurs regards tournés ailleurs, vers l'Afrique et l'Asie. La découverte de ces régions, fort éloignées du Proche-Orient, berceau de l'Islam, a une histoire qui précède largement celle du *Descobrimento* portugais aux XV^e et XVI^e siècles.

L'un des plus anciens témoignages de ce regard posé par les hommes de l'Islam sur ces mondes lointains qui les entouraient date du début du VIII^e siècle, lorsque un clerc venu d'Angleterre, le futur saint Willibald et quelques compagnons se rendirent en Orient pour accomplir le pèlerinage de Jérusalem. Arrêtés par les autorités musulmanes en 724 et introduits devant le calife omeyyade, ils furent présentés par son chambellan – lui-même originaire de l'ancienne province d'Hispania – comme des hommes « venus d'un rivage lointain de l'occident, là où le soleil se couche ». Et d'ajouter : « Nous ne connaissons aucune terre au-delà de la leur, rien d'autre que la mer ». Le monde connu trouvait ici sa limite, dans cet Océan environnant qui bordait les terres habitées de toute part, selon une représentation attestée de longue date depuis l'Antiquité.

Quelques décennies plus tard, aux IX^e et X^e siècles les premiers savants attachés à la cour des califes abbassides de Bagdad n'eurent guère de mal à se penser au centre du monde habité, divisé en sept climats latitudinaux à partir de l'équateur, selon une classification héritée des Anciens. Parce que l'Irak, province capitale du nouvel Empire, se trouvait dans le

¹ B. Lewis, *The Muslim Discovery of Europe*, New York, 1982 ; traduction française *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, La Découverte, 1984, avec une postface de Maxime Rodinson.

quatrième climat, il constituait le cœur de la terre, la région tempérée par excellence, celle où le tempérament de l'homme était le plus équilibré. Telle était en tout cas l'opinion de Mas'ûdî, célèbre encyclopédiste arabe du X^e siècle, à l'instar de tant de ses contemporains lettrés : « Dieu, en faisant le partage de la terre, a privilégié certaines contrées au détriment des autres, et la plus favorisée fut l'Irak, ce pays roi du monde, ce séjour de tant de races, de tant de peuples illustres. » À l'inverse, les peuples situés en dehors de l'Empire islamique, comme les Rûm (les « Romains » de l'Empire byzantin ou du monde franc), les Zanj (peuplades de l'Afrique orientale), ou encore les Indiens et les Turcs, vivant dans des climats extrêmes, étaient moins favorisés par la nature, plus frustrés ou cruels dans leurs mœurs et leurs coutumes. Dans le prolongement des conceptions issues de l'Antiquité, le voyage vers les confins du monde, toujours possible bien que rarement encouragé, débouchait sur une mise à nu des caractères essentiels du monde civilisé, perçus au miroir de l'Autre. De fait, l'Islam de l'époque abbasside aux IX^e et X^e siècles n'a pas manqué de voyageurs et même de « découvreurs ». Mas'ûdî ne se décrit pas autrement, en homme « avide de découvrir par [lui]-même ce qu'il y a de remarquables chez tous les peuples et de voir de [ses] propres yeux les particularités de chaque pays ». Ses écrits, nourris de nombreux voyages vers l'Asie orientale ou centrale ou sur le pourtour de l'océan Indien, mettent en scène une altérité foisonnante, ici les femmes turques impudiques, là les Noirs anthropophages, là encore les Francs imberbes et belliqueux. Ouverte à la diversité du monde, son ethnographie littéraire, proposée à un large public de lettrés arabes, faisait toutefois ressortir avec d'autant plus de vigueur les qualités des habitants du centre de l'Empire de l'Islam, « exempts des défauts inhérents aux autres peuples », qu'elle soulignait les particularités excentriques des peuples du monde habité.

La représentation des confins du monde dans l'Islam classique est largement tributaire de conceptions héritées de l'Antiquité. Ptolémée est l'autorité incontestée en ce domaine. Sa *Géographie*, connue par plusieurs traductions en arabe dès la première moitié du IX^e siècle, exerça une influence durable sur les travaux des savants géographes et astronomes à partir de l'époque abbasside. À la suite de Ptolémée, nombre d'entre eux ignoraient ainsi les terres les plus septentrionales de l'Europe (Scandinavie), faisaient dériver le Nil de deux lacs, ou imaginaient un océan Indien fermé au sud par une terre australe, sorte de prolongement du continent africain qui se déploierait en parallèle aux côtes de l'Inde et de la Chine.

À ce vieux fond ptoléméen s'ajoutait dès les débuts de l'époque islamique un savoir venu droit de l'un des plus célèbres textes de l'Antiquité tardive, le Roman d'Alexandre, qui fut de nombreuses fois remanié et enrichi à partir du III^e siècle de notre ère, traduit à une date précoce dans diverses langues orientales, dont l'arménien et le syriaque, puis l'arabe et le persan. De l'épopée alexandrine, les auteurs, lecteurs et auditeurs du Roman d'Alexandre avaient retenu surtout la geste menant le héros grec jusqu'aux confins de la Terre, aux prises avec des monstres et des peuples fabuleux, dont les terrifiants Gog et Magog, que le souverain civilisateur aurait enfermés derrière une épaisse muraille, à l'extrême Orient du monde habité. Cet épisode, évoqué explicitement dans le Coran (sourate 18, 83-98), devait pendant longtemps irriguer la représentation des marges de l'Asie au sein du monde islamique. Auréolée d'un certain prestige religieux, la figure d'Alexandre, le « Bicorne » de la tradition coranique, incarnait surtout celle d'un roi aventurier, juste et pieux, capable de découvrir et de conquérir le monde jusqu'à ses limites habitées. Sa geste devait fixer pour longtemps les traits de toute expérience des confins, propre à mettre le voyageur aux prises avec des prodiges de la nature, à la fois étonnants et effrayants. La multiplication des récits de ces merveilles en arabe (*'ajâ'ib*) à l'époque abbasside montre à la fois l'importance et les limites de cet intérêt pour les périphéries lointaines de l'Empire de l'Islam, non seulement attirantes par les richesses que le Créateur avait prodiguées à profusion, mais aussi menaçantes en raison des excès imprévisibles de ses créatures.

La « géographie impériale » élaborée dans l'orbite du califat abbasside à partir du IX^e siècle resta longtemps prisonnière de cette vision du monde qui cantonnait les régions situées en dehors du domaine de l'Islam à une insurmontable altérité. Dès le XI^e siècle, d'autres représentations virent toutefois le jour. Les modifications les plus spectaculaires viennent sans aucun doute d'un savant ayant vécu dans la province du Sind (actuel Pakistan). Mort après 1050, al-Bîrûnî est surtout connu pour son *Livre de l'Inde*, description fine et détaillée des us et coutumes de cette société non-musulmane qu'il avait côtoyée, attentive à restituer la rationalité propre de certains de ses comportements². Mais sa contribution à l'astronomie et la géographie savante est tout aussi essentielle. Observateur aguerri des astres, al-Bîrûnî rompt en effet avec un certain nombre de traits fondamentaux de la géographie ptoléméenne. Il prouve l'inexistence de cet allongement de l'Afrique censé fermer au sud l'océan Indien et restitue à ce continent son orientation nord-sud. Ce faisant, il affirme dès le XI^e siècle la possibilité d'un contournement en direction de l'Atlantique. Son œuvre, complexe et novatrice, eut un écho certain tout au long du Moyen Âge sans bouleverser toutefois les représentations établies.

Il faut attendre en réalité le XIII^e siècle pour observer de véritables changements au sein des sociétés islamiques dans la façon de connaître et d'appréhender le monde. La conquête mongole place sous un même pouvoir – certes d'une façon bien éphémère – un vaste pan de l'Eurasie, de la Chine à l'Irak. Les successeurs de Gengis Khân se partagent bientôt les dépouilles de cet Empire et s'ancrent dans l'islam à partir de la fin du XIII^e siècle. Quelques décennies durant, la *pax mongolica* est l'occasion d'un grand brassage culturel, nourri par la circulation, entre les cours des différents khanats mongols, de lettrés et de savants de provenances diverses³. Comment s'étonner, dès lors, que la première véritable histoire universelle ait vu le jour dans ce contexte de large ouverture de l'Ancien monde qui avait constitué le cœur de l'Islam ?

C'est en 1308, au nord de l'Iran, que Rashîd al-Dîn, un juif persan converti à l'islam, devenu vizir des grands khâns de Perse, achève de réunir les matériaux de son « Compendium de toutes les Histoires » (*Jâmi' al-tavârikh*), comprenant l'histoire des prophètes bibliques et de l'Empire des Arabes, celle des Turcs et des Mongols culminant avec la dynastie de Gengis Khân, mais aussi l'histoire des Chinois, des Indiens et des Francs. La somme ainsi réunie, abrégée en arabe et en persan, fut enluminée et copiée en plusieurs dizaines d'exemplaires dans l'atelier que possédait Rashîd al-Dîn à Tabriz, avant d'être envoyée dans les principales villes du royaume. Seuls quelques fragments de cette vaste entreprise éditoriale ont survécu jusqu'à nos jours. Le traité géographique sur les climats et les régions du monde qui accompagnait l'histoire universelle a été perdu. Mais l'approfondissement de l'ensemble étonne : nourri de sources livresques propres à chaque région couverte par son livre, le Compendium de Rashîd al-Dîn fait entrer dans l'univers culturel arabo-persan l'héritage historiographique de la Chine et de l'Inde, traitant chacune de ces histoires avec le même degré de précision que celle des Arabes. Ainsi la lointaine Asie, dépouillée d'une partie de ses mystères, entrait-elle dans l'univers familier des lecteurs de Bagdad, de Shiraz ou d'Isfahan.

L'établissement des pouvoirs mongols à l'échelle eurasiatique ne laissa indifférent aucun des États du monde chrétien ou islamique. Des premiers échanges diplomatiques (milieu du XIII^e siècle) à la dislocation du khanat d'Iran (milieu du XIV^e siècle), le « siècle mongol » est partout un moment de réajustement des savoirs sur le monde. Les recueils de tables astronomiques, qui se multiplient à partir du XIII^e siècle dans les principales cours du monde islamique, intègrent les coordonnées des principales villes de l'Inde, de la Chine et même de l'Asie du Sud-Est. En Égypte et en Syrie, sous le règne des Mamelouks, ces anciens

² Bîrûnî, *Le Livre de l'Inde*, extraits choisis et traduits par Vincent-Mansour Monteil, rééd. Sindbad, 1996.

³ Thomas T. Allsen, *Culture and Conquest in Mongol Eurasia*, Cambridge, 2004.

esclaves soldats qui avaient victorieusement résisté aux Mongols, l'encyclopédie arabe d'Ibn Fadl Allâh al-'Umarî, élaborée à l'usage des secrétaires de la chancellerie du Caire dans les années 1330, accorde une place importante aux grands royaumes de l'Asie, tout en témoignant d'une bonne connaissance des royaumes et des cités-États du nord de la Méditerranée. Dans le monde latin justement, les premiers missionnaires et marchands, Jean de Plan Carpin, Guillaume de Rubrouck puis Marco Polo, rendent l'Asie plus familière auprès d'un large auditoire. Tous ont bénéficié des informations rassemblées et transmises par des intermédiaires issus du monde islamique, arabes ou persans, rencontrés sur le chemin ou à la cour des khâns. L'espace aux larges horizons que décrit Marco Polo porte la marque de la vision islamique du monde : une grande partie des toponymes du *Devisement du monde* sont en réalité repris à l'arabe et au persan et les récits de merveilles qui émaillent son récit présentent de troublantes ressemblances avec certains des 'ajâ'ib recensés par la géographie arabe classique.

Plus encore qu'à la géographie savante arabe ou persane, qui peine à se départir des héritages classiques, il revient en effet surtout aux récits de voyage de camper ce monde islamique aux horizons élargis qui s'affirme après le XIII^e siècle. Le périple d'Ibn Battûta, un juriste musulman parti de Tanger en 1325 pour n'y revenir qu'en 1349 après avoir parcouru une grande partie des terres de l'Islam, en fournit sans nul doute l'exemple le plus fameux. L'homme ne se présente pas autrement que mu par l'« envie d'aller visiter des contrées lointaines » telles que l'Inde et la Chine, et Ibn Juzayy, scribe chargé de consigner ses souvenirs, n'hésite pas à décrire dans son prologue l'itinéraire d'Ibn Battûta comme une véritable « recherche » ou « exploration »⁴. Mais une exploration d'un genre nouveau : non pas celle d'un monde inconnu et mystérieux, renvoyé à son altérité irréductible, mais plutôt l'exploration d'un monde familier, où le juriste musulman est partout chez lui, tant l'islam a désormais gagné l'oecumène jusqu'à ses confins les plus reculés de l'Afrique ou de la Chine.

De fait, le monde que découvre Ibn Battûta est bien celui qui naît des bouleversements du XIII^e siècle, lorsque l'Islam, placé au cœur du système-monde, devient l'intermédiaire incontournable et quasi-exclusif des échanges dans l'aire eurasiatique. C'est alors que, le long des routes terrestres (route de la soie) ou maritimes (route des épices), s'accumule un savoir neuf, porté par les réseaux de marins et de marchands, par l'itinérance de savants et de pèlerins, dont le *Devisement* de Marco Polo, les *Voyages* d'Ibn Battûta et tant d'autres documents (routiers nautiques, cartes marines, relations d'ambassade) se font l'étonnant écho. Bien avant Vasco de Gama, c'est à l'Islam des derniers siècles du Moyen Âge que nous devons d'avoir véritablement découvert l'Asie.

Eric Vallet, maître de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Auteur de *L'Arabie marchande. État et commerce sous les sultans rasûlides du Yémen*, Publications de la Sorbonne, 2010.

Il coordonne le volet médiéval et moderne du projet MEDIAN « Les sociétés méditerranéennes et l'océan Indien » (Agence nationale de la recherche).

⁴ Ibn Battûta, dans *Voyageurs arabes*, trad. Paule Charles-Dominique, La Pléiade, 1995.